



Messe célébrée par le Père  
le vendredi 7 juillet 1978

Chers Amis,

Le père Marie-Jean-Baptiste Giraud repose dans la paix du Seigneur depuis le 25 septembre 1978. Il s'est éteint à l'âge de 62 ans et 7 mois, après trente et un ans de vie religieuse et vingt-six ans de Sacerdoce.

Il naquit le 16 février 1916 à Chevrières (Loire), quatrième garçon d'une famille de cinq enfants. Famille d'agriculteurs profondément croyante.

Après des études à l'école libre de son village natal, puis à l'école cléricale de Saint-Martin-en-Haut, il entre, en 1933 en troisième au petit séminaire de Montbrison, où il se lie d'amitié avec Albert Chambe, l'actuel directeur salésien du Bocage, à Chambéry (Savoie).

1934 le trouve au Grand séminaire de Francheville, près de Lyon. Il y reste trois ans. En 1937, en effet, il est appelé au 60<sup>e</sup> R.I. pour faire ses deux ans de service militaire.

La guerre éclate et le voilà mobilisé pour un an au moins. Il sera alors décoré, « pour fait de guerre », de la croix de guerre, étoile de bronze ; mais en 1940, il est fait prisonnier ; il le restera cinq ans, jusqu'au 22 avril 1945, moment de sa libération par les alliés.

De cette période il parle très peu, mais il reste profondément marqué. Les souvenirs, racontés par lui, sont rares. Aussi, me suis-je permis de le laisser vous en relater certains, extraits de ses homélies aux Anciens combattants de Gradignan :

« 8 mai, c'est peut-être une date qui ne signifie pas grand chose pour les jeunes, mais pour tous ceux qui ont passé la quarantaine, c'est une journée chargée de souvenirs : la liberté est retrouvée pour tout le monde aussi bien les civils que les soldats, les déportés, ou les prisonniers de guerre... Cette captivité, cette déportation commencée par un terrible voyage en wagons à bestiaux : 70 à 80 hommes entassés pendant des jours et des nuits, sans air et sans eau ; puis le débarquement dans une gare étrangère, inconnue, sous les pierres et les crachats. Ce fut ensuite l'attente de la quotidienne distribution de pain noir (1 kg pour 10 hommes) et de la soupe... si l'on pouvait appeler ainsi l'eau tiède distribuée. Ce fut ensuite le travail, sous un soleil de plomb ou par un froid excessif (manipulation d'arbres, terrassements, etc.) avec l'estomac creux, des ordres que nous ne comprenions pas, des coups de crosses. Ce fut l'absence, pendant des mois, de nouvelles de nos familles. Ce fut enfin ces longues années interminables pendant lesquelles nous nous demandions s'il y aurait une fin... au fond de notre conscience nous avions le sentiment d'avoir irrémédiablement consumé cinq années de notre vie. Et quelles années !... celles qui oscillaient de 20 à 30 ans... nous étions moins que des hommes ; nous étions des P.G., des captifs, des Kriegsgefangen, syllabes informes qui enveloppaient mal notre personnalité, comme un médiocre habit d'emprunt, véritable humiliation... Dans l'immense carapace de désespoir qui nous enveloppait, un geste, un sourire, une poignée de mains, un mot, est venu de l'un à l'autre d'entre-nous, qui nous a redonné l'espoir... car c'est dans le malheur que les hommes se découvrent... En vérité, rien dans la vie n'est inutile même et peut-être surtout le malheur... De ce mal-là, l'humanité, tous les hommes et donc chacun d'entre nous, nous ne sommes pas encore guéris et nos morts nous disent de ne pas l'oublier. Ne pas oublier, pardonner cependant. J'ai toujours été frappé de l'insistance que met le Christ sur le pardon, à croire que la perfection de l'amour ne pourrait être atteinte que dans le pardon : "Seigneur, combien de fois faut-il pardonner ?... Toujours." Pardonner... rompre la chaîne implacable des vengeances, des rancunes... Pardonner... conjurer cette peur de reconnaître l'autre différent. Partager avec lui ces différences comme des richesses plutôt que de les ressentir comme des menaces... Utopie ? Il est bien d'autres utopies qui courrent aujourd'hui les rues, bien plus menaçantes, destructrices, que celle-là ! Lutter pour la paix. Deux mots en apparence contradictoires et qu'il faut cependant associer... combattre pour la paix... c'est parler, dénoncer les injustices, prendre la défense des plus pauvres... c'est notre affaire à tous au risque d'être inquiétés. Cette journée doit être pour tous les A.C. et les P.G. un jour du souvenir et pour tous la journée de la paix. »

Homme du souvenir, homme de pardon, de paix, le père Giraud semblait sous ses dehors bonhommes et pleins d'humour, hanté par la paix. Il n'en parlait pratiquement jamais,

mais il faisait la paix, il vivait la paix. C'est ce qui ressort des nombreux témoignages reçus lors de son décès. Et particulièrement de ceux qui le connurent après sa captivité.

Il est démobilisé le 8 mai 1945. Il rencontre alors le père Léon Melli, salésien, et apprend que son ami, Albert Chambe, entre chez les Salésiens. Semblant redouter l'isolement du prêtre en paroisse de l'époque, il s'oriente lui aussi vers les Salésiens, sur le conseil de son supérieur de Grand Séminaire.

En 1946. Postulat à l'Oratoire Saint-Léon, à Marseille, puis noviciat à La Navarre, près de Toulon (1946-1947). Il prononce ses vœux le 8 septembre 1947. Il est envoyé à Saint-François-Xavier, maison d'éducation à caractère social, pour deux années de stage pratique auprès des apprentis.

De 1949 à 1952, il termine ses études théologiques à Lyon-Fontanières. Ordonné prêtre le 8 mars 1952 par Mgr Ancel, il revient à Gradignan, auprès de ces jeunes qu'il aimait et qui l'aimaient. Humble parmi les humbles. Petit parmi les petits. Pauvre parmi les pauvres. Accueillant envers tous. « Il fut l'un d'eux, dira de lui le père Provincial, dans son homélie, lors des funérailles, donnant tout de sa vie, de son temps... parce qu'il avait tout donné sans jamais se reprendre... qui sait combien grâce à lui, se seront sentis reconnus, aimés, relevés, élevés. » Il exercera sa bonté dans les diverses charges qui furent les siennes à Saint-François-Xavier. Catéchiste en 1952, on le retrouve économie en 1954, à nouveau catéchiste en 1958, puis directeur des apprentis en 1963. C'est en 1965 qu'il devient directeur de Saint-François-Xavier. Il le restera jusqu'en 1974. Se donnant sans compter, toujours disponible à toutes les tâches et à tous les services. Prêtres, laïcs, jeunes et vieux pourraient dire les multiples services qu'il leur a rendus (messes, confessions, catéchismes, prêts d'argent, logement, etc.). Dès 1971, il partage sa charge de directeur administratif avec un laïc, et en 1974, il est nommé vicaire de la communauté des pères Salésiens, retirés au moulin de Monjous. C'est aussi en 1974, qu'apparaissent les symptômes du mal qui devait l'emporter et qui nécessitent son hospitalisation pour un contrôle par biopsie. Cette dernière révèle un cancer.

Après des semaines de souffrances, accentuées par des séances éprouvantes de rayons X, il reprend quelques forces et ses activités à Saint-François-Xavier. En février 1976, il accepte de prendre sa retraite à l'âge de 60 ans comme ancien prisonnier de guerre, elle devient effective le 1<sup>er</sup> avril de la même année. Il vient d'être décoré de la médaille du travail, le 31 décembre 1975. Le travail ! mot qui qualifie le mieux notre frère dans son comportement extérieur. Travail bien fait, consciencieux ; c'est le travail qui le maintient comme bénévole auprès des apprentis à Saint-François-Xavier et au groupe « A nous tous » au Moulin, jusqu'en mars 1978. A cette date, le 17 mars, la maladie devenant intolérable, il est à nouveau hospitalisé. Ce sera presque sept mois de terribles souffrances, supportées avec courage, confiance et sourire, parfois forcé. Cependant, malgré sa volonté de lutter et de vivre, sensiblement, l'évolution du cancer brise sa résistance. Il reçoit le sacrement des malades, en toute lucidité, entouré de tous ses frères en religion. Puis brusquement, en quelques jours, il s'éteindra à cette vie pour la vie sans fin, semant la consternation parmi les jeunes et les adultes qui le fréquentèrent ces dernières années.

Homme du souvenir, du pardon, de paix, disais-je un peu plus haut, homme du devoir d'Etat également. Il nous laisse le témoignage d'une personnalité exceptionnelle, bien dans la ligne de ses Saints Patrons : Marie, l'humble servante ; Jean-Baptiste, celui qui s'efface devant Celui qui vient.

Fasse le Seigneur qu'à l'exemple du Père Marie-Jean-Baptiste Giraud, nous sachions nous effacer aussi humblement devant le Christ Seigneur, nous qui avons bénéficié de cette grâce inestimable d'avoir vécu au contact d'un prêtre aussi rayonnant de Foi en Jésus-Christ.

Le 1<sup>er</sup> novembre 1978

«En la Fête de tous les Saints»

Max BADET, Directeur.

Pour mémoire :

Père Marie-Jean-Baptiste GIRAUD,  
né le 16 février 1916 à Chevrières (Loire)  
décédé le 25 septembre 1978  
à Gradignan (Gironde)  
après trente et un ans de vie religieuse  
et vingt-six ans de sacerdoce.

COMMUNAUTÉ SALÉSIENNE DE DON BOSCO

«Moulin de Monjous»  
145, rue Saint-François-Xavier  
33170 GRADIGNAN  
Tél. 89.10.31

C.C.P. : Œuvres de Don Bosco 275 11 X Bx.